



Pierre Cendors
L'énigmenaire

Quidam éditeur

MADE
IN
EUROPE

L'ÉNIGMAIRE

DU MÊME AUTEUR

- Memento Mori*, Les Petites Allées, 2020
Tractatus solitarius. Le retour du Loup des steppes, L'Atelier contemporain, 2019
Silens Moon, Le Tripode, 2019
Vie posthume d'Edward Markham: novella, Le Tripode, 2018
Minuit en mon silence: lettera amorosa, Le Tripode, 2017
Archives du vent, Le Tripode, 2015
L'Invisible dehors: carnet islandais d'un voyage intérieur, Isolato, 2015
Exil exit, La Part commune, 2014
Les Hauts Bois, Isolato, 2013
Les Fragments Solander, La Dernière Goutte, 2012
Adieu à ce qui vient, Finitude, 2011
Rimbaudelaire road, La Part commune, 2011
Chant runique du vide, Éclats d'encre, 2010
Engeland, Finitude, 2010
Enfance soir, Circa 1924, 2008
Le Voyageur sans voyage, Cadex, 2008
L'Homme caché: romans, Finitude, 2006

Pierre Cendors

L'ÉNIGMAIRE



Quidam éditeur

L'ÉNIGMAIRE

© Quidam éditeur, 2021

ISBN : 978-2-37491-163-2 / ISSN : 1779-7888

Dépot légal : janvier 2021

www.quidamediteur.com

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi *livre*

Illustration de couverture : *Eclipse*, by Anne Magill, represented by John Martin Gallery, London.

Pages 9, 71, 135 et 187 : vignettes issues de *Little Nemo in Slumberland* de Winsor McCay.

Conception graphique de couverture : Hugues Volland.

Le logo est de Mœbius que nous remercions de sa générosité spontanée.

À la mémoire d'Andreï Tarkovski (1932-1986)

*Si quelque fin nous est assignée, elle consiste à revenir
vers l'origine en bouclant la figure du zéro.*

Pierre Bergounioux

Je suis une fin et une origine.

Stefan George

Ici, on ne revient pas...

Stalker, Andreï Tarkovski

CANTOS DU CHAOS



« Car il est inscrit à la première et dernière pages de *L'Énigmatrice* qu'il ne peut y avoir création sans décréation, incarnation sans mutation, génération sans extinction, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire l'histoire, notre Terre, l'Univers, celui dans lequel cette voix, qui me fut donnée avec le souffle, ce souffle retournant maintenant à son rivage d'origine, résonne dans le silence, résonne dans le vide, résonne dans les solitudes – et la lumière des mondes qui finissent, et l'obscurité de ceux qui commencent. »

« Stèle de l'Énigmatrice »

Fragment.

Bas-relief sur suéville verte.

Exhumé en 1802 à Orze par Gottfried Absalom.

ASCENCIO, Laszlo
Usager n° 777
00^h13^m04^s

Ma première reconnaissance du Bois désert, à Orze, dans les terres du Nord – un petit village qui n'existe plus –, m'a conduit en fin d'après-midi à la lisière d'un marécage. Une coulée noirâtre, foulée d'une multitude de sabots, s'enfonçait à travers une roselière. Au bout d'une sente, je suis tombé sur plusieurs miradors d'affût. Des postes de tir. Deux cartouches vides, du calibre 12, avaient été abandonnées dans l'herbe. Elles conservaient encore une odeur de poudre.

À quelques pas de là, sur une trentaine de mètres, s'élevaient les hauts piliers en béton d'un viaduc ferroviaire. Une masse grise, hideuse. Les jours suivants, je remarquai que seuls des trains de fret, arborant la croix solaire des opposeurs, y processionnaient à faible vitesse. Aucun ne circulait à cette heure.

J'ai pressé le bouton de mon oreillette.

– *Sans frontières, parfois sans nom...*

– *Nous ne régnons pas, nous allons.*

- Validation de ma position ?
- Validée.
- On m’a signalé une ruine dans les parages.
- L’église de Saint-Édern.
- C’est ça.
- N’en subsiste qu’une abside et un enclos cimetériel.
- Quel temps prévu pour demain ?
- 3° en matinée, 10° l’après-midi. Un temps idéal pour la marche.
- Idéal sauf que... la chasse est encore ouverte.
- Était. La fermeture a eu lieu vendredi.
- Ah! Parfait.

J’ai éteint le Dialogueur et regagné à pied le village voisin sans rencontrer personne. Le silence régnait dans le hall du Champ d’honneur. La réceptionniste s’était absentée. J’ai pris un bonbon d’accueil sur le comptoir en attendant l’ascenseur. Une fois dans ma chambre, la 10, sous le toit, je me suis assis sur le lit, toutes lumières éteintes, en regardant la nuit tomber derrière les rideaux.

Le lendemain, à mon réveil, j’hésitais toujours à pousser plus loin ma reconnaissance du Bois désert. Une heure me fut nécessaire pour me doucher, me raser et m’habiller. J’avais toujours la tête lourde et, comme il fallait s’y attendre, un peu d’hypotension. J’avalai quatre comprimés de Cogifix avec mon petit déjeuner, que je pris, attablé face à la rue. C’était mon troisième jour de permission sur Terre. J’avais vingt-deux ans, aujourd’hui.

- Bon anniversaire, fiston!
- Merci ’pa.

Si papa était encore en vie, j'aurais eu droit à la formule consacrée. Il n'y manquait jamais, pas plus qu'il n'omettait de l'agrémenter du refrain habituel :

– Tu es né le même jour que Little Nemo !

C'était vrai, sauf qu'il se trompait. Je connais cette bande dessinée par cœur. Le petit garçon en chemise de nuit qui, chaque soir, voyage au pays des songes sans jamais quitter son lit, était bien apparu un dimanche 15 octobre, comme moi, mais au moment de démarrer ses aventures dans le supplément en couleur du *New York Herald*, Nemo était déjà âgé de cinq ans quand je n'avais, pour ma part, que quelques minutes d'existence.

– Tu étais déjà mon petit héros avant que tu ne sois né !

– Oui 'pa.

Pour mes sept ans, j'avais reçu la série complète du chef d'œuvre de Winsor McCay. Il était déjà plus qu'un frère à cette époque. On m'entendait lancer, à tout bout de champ, des « *Whee!* », « *Whopee!* », « *Zowie!* », juste pour le plaisir de parler comme un terrien, un *kiddo* américain. Le petit bonhomme de McCay partageait d'autres points communs avec moi : le même toupet sur le crâne, une imagination surabondante et, ceci expliquant cela, la frousse devant tout ce qui ressemblait de près ou de loin à l'inconnu. À ma place, Nemo n'aurait jamais quitté son lit. Il n'aurait pas voulu remettre un pied au Bois désert. Il serait resté sagement au nid.

De retour dans ma chambre, j'eus beau interroger le ciel, assis sur le bord du lit, en tête à tête avec la clarté, je n'en reçus aucune lumière. J'étais censé libérer la 10 dans un quart d'heure.

Je bouclai mon sac puis enfilai mon blouson, prêt à sortir.
Au lieu de quoi, soucieux, je fis mon petit Nemo et me rassis.

Je venais d'effectuer neuf mois à bord de la station spatiale *Unarus*, dans un centre de Décentration de la Divna, un quotidien de plats préparés, de missions *in situ*, de continue camaraderie, sans m'illusionner sur ce que j'allais trouver ici : un territoire sinistré, dangereux – celui de la zone rouge –, d'une étendue dunaire, partiellement boisée, s'étirant à perte de vue sur un lit verdoyant d'obus, de munitions chimiques, de douilles, de grenades non explosées, de toute une *militaria* toxique enfouie sous les sols depuis plus de deux siècles.

Un matin tranquille de février 1916, une bourgade datant de l'Antiquité avait succombé là en quelques heures sous le feu roulant de l'artillerie ennemie. Sitôt l'armistice signé, on s'était contenté de rayer Orze des cartes. Beaucoup ne désignaient plus le site, désormais classé zone rouge militaire, interdit au public, que par le sobriquet d'une rivière aujourd'hui asséchée, dont seul demeurait un bras-mort : la Dormante.

Mais pour quelques spaciens, dont j'étais, ce mémorial négligé, pauvre orphelin de la grande histoire, était devenu une sorte de sanctuaire terrien post-apocalyptique, de maquis de l'imaginaire, d'arrière-monde fantasmé, que l'on évoquait *sotto voce* sous le nom du Bois désert, surnommé Boizéro. Je n'avais alors qu'une vague idée de ce que je venais faire ici.

Les virages d'une vie se prennent souvent ainsi.

– Les virages menant nulle part aussi ! se serait récrié Nemo, mal réveillé, assis sur son lit, les cheveux en bataille.

Il était dix heures lorsque je quittai l'hôtel. Je couvris les premiers kilomètres d'un bon pas, pour ne pas être vu des opposeurs qui patrouillaient la zone. L'air était vif. Une lune polaire, comme saisie de gelée blanche, affleurait la nudité du plein jour. Des corneilles croaillaient noirement au-dessus d'un chêne. J'étais seul. Je respirai déjà mieux. Là, quelque part, quelqu'un m'attendait. C'était moi. Un autre moi.

J'aimais cette sensation. J'allais à la rencontre d'une intimité frontalière qui, pour nos retrouvailles sur Terre, avait élu, *entre tous*, cet endroit perdu. J'exagère à peine. Il m'arrive d'obéir involontairement à une volonté intérieure. C'est comme un télégramme psychique, un *psychogramme*, dicté de l'obscur. Ce phénomène, fort prisé des théoriciens de la Divna, est étudié de près dans nos centres de Décentration.

On le définit comme un « matrimoine archaïque », celui de l'Originatrice, une matrice intelligente présente, dès la naissance, en chacun de nous. C'est notre boussole intérieure – distincte de notre volonté, ordonnatrice de notre destinée – sans laquelle personne, nulle identité fermée sur elle-même en proie à l'eg(o)bsessionnel, ne peut vivre « cosmiquement », en phase avec la source secrète de la vie. Quoi qu'il en soit, la décision d'entreprendre ce voyage, entre deux missions, m'avait pris au dépourvu. Et un lieu qui n'existe plus en était la cause.

Ce genre de comportement est typique des spaciens de ma génération. Depuis notre naissance, depuis la fin des religions, depuis l'exode d'une partie de l'humanité dans l'espace, la réalité vit un renouveau. L'espèce humaine a cessé d'être terrienne. Les événements majeurs de la

civilisation gaïenne appartiennent à un autre temps. « Ne reste à présent, comme l'écrit un poète, que le dialogue des étoiles et des pierres. »

Mais pour ceux qui, comme nous, sont nés ailleurs, la nostalgie des choses terrestres perdure.

À midi, je déposai mon sac au pied du viaduc. Un convoi venait de passer dans un roulement métallique. Le sol s'était mis à vibrer comme sur le pas de tir d'un lanceur. Une seconde, j'avais eu sous les yeux la vision d'un vaste cosmodrome enterré sous le Boizéro. Un cosmodrome, ou une station d'émission/réception. Une base fantôme. Je m'adossai à un pilier pour y réfléchir. C'était peut-être important.

Ne jamais négliger ce genre de vision, c'est la règle numéro un, la plus élémentaire d'un membre de la Divna. La seconde en découle logiquement : surtout ne pas forcer l'interprétation, laisser d'abord monter les sensations enfouies, les sous-images, comme le banc de poissonnets d'une rêverie qui ne doit rencontrer aucun filet. C'est moins aisé qu'on ne le croit.

« Il y a mille et une formes de la capture inscrites dans notre esprit, observe Nausikaa Khan, notre Divnatrice. Et autant de dérives autoritaires, de micro-exécutions sommaires, de la part de notre comité intérieur de censure. Les postes-frontières de notre moi sont innombrables, et moralement bien gardés. »

Règle numéro trois, de toutes la plus périlleuse : pour rester libre, parfois un homme se doit d'être le déserteur de lui-même.

Je sortis le thermos de mon sac et bus à lentes gorgées.

Il me restait encore une centaine de mètres jusqu'au Boizéro. Rien ne pressait. L'esprit désoccupé, mon attention rivée à rien, je savourais la brûlure d'une décoction végétale. Un moment comme je les aime.

Mes yeux glissaient le long des lianes, de la viorne des pauvres, noueusement entortillées aux branches d'arbres malingres. Je notais des riens : ici, la lumière verdoyante, presque phosphorescente, des mousses, et là, des tronçons de bois noircis mêlés à l'humus, une odeur de vase, d'âcreté végétale, de fermentation.

Tous ces signes d'un retour à la vie sauvage d'un paysage, épargné par la rurbanisation, incitaient presque à la célébration. Au soulagement. À un peu d'optimisme. La nature était livrée à elle-même, ici. Elle se régénérait. Peu à peu, la Terre guérissait de l'écocide perpétré par nos ancêtres. Le mot progrès synonymisait enfin avec *évolution*, avec *sagesse*, avec *responsa...*

On finissait, un jour, par se lasser de faire tinter les mêmes clés sans portes.

La réalité, si on voulait regarder les choses bien en face, si on aspirait à davantage de vérité – et en cela, je ne suis guère différent des opposés, de toute la clique des « rétro-terriens » : je vis le réel en me confrontant, le même jour, à son visage désirable, détestable, odieux et prodigieux –, la réalité, disais-je, était que je buvotais mon infusion bio au-dessus de plusieurs tonnes de métaux lourds, de sels toxiques de plomb, de mercure et d'obus au gaz de combat, accumulés, pêle-mêle, dans les sols depuis plusieurs générations.

Un incendie de forêt ou un pas malencontreux, et tasse, thermos, promeneur, se volatiliserait, pulvérisés en

myriades de gouttelettes, dans une réalité tour à tour désirable, détestable, odieuse et prodigieuse.

Ce que j'ai déjà dit de ce territoire ne correspond, pourtant, qu'à la phase pubère, passablement perturbée, de son histoire. Son enfance n'a rien d'enviable non plus.

Des fouilles archéologiques, dirigées avant la guerre par Gottfried Absalom, avaient permis d'exhumer une stèle dédicatoire d'origine inconnue, conservée dans ce qui semblait avoir été, sous l'Antiquité, un sanctuaire dédié aux rejets d'une famille nocturne : les divinités chthoniennes.

Les ouvriers, d'obédience chrétienne ou musulmane, s'étaient alarmés de mettre au jour un temple païen renommé pour son rituel dit d'«incubation», une sorte de consultation privée dans la nuit, le sommeil et, parfois, sous l'emprise d'une drogue, avec un esprit des profondeurs infernales. Les fouilles, provisoirement interrompues, n'avaient jamais été reprises après la mort prématurée du savant.

Dans son rapport inachevé, que j'avais consulté dans les archives du Deutsches Archäologisches Institut, Absalom s'était désolé de ne pas joindre à ses connaissances philologiques, celles de la poétique, afin de « traduire, comme elles le méritaient, soulignait-il, les inscriptions singulières gravées dans la stèle ». L'expérience lui faisait défaut pour saisir les nuances, toutes « les colorations d'un spectre, à la fois lumineux et ténébreux, qui parcouraient cette œuvre visionnaire » – *L'Énigmatrice* – datant, selon lui, de la période archaïque, possiblement pré-homérique de la littérature, etc, etc.

L'Énigmatrice.

Je me souviens que mon regard s'arrêta à ce nom étrange, la première fois que je le lus. Il avait jailli de la page comme une formule cryptique, une créature enfantée de la nuit, qu'une partie louve de mon esprit huma reconnaissait instinctivement sienne.

Survolant les commentaires et analyses du savant, je cherchai, avec un empressement que je ne m'expliquais pas, un extrait, une citation, un unique fragment, de *L'Énigmatrice* en question. Je le trouvai, deux pages plus loin. Un paragraphe de huit lignes. Une phrase d'une seule lancée. Le premier des quarante fragments gravés à la main dans la pierre.

Le jour même, je décidai de me rendre sur le lieu des fouilles, dans la zone rouge, au Boizéro.

Dialogueur
Usager n°0
00^h03^m16^s

Stèle de l'Énigmariste

Paroles de Severnus, bibliothécaire du secret

1. Vint l'heure ancienne, aurorale, au mâle visage d'indigène, et que les hommes craignent, l'heure chorale où sous leurs pieds s'ébranlèrent les hordes obscures du vivant et dans leur sommeil se levèrent des forces dont quelques-uns – je fus de ceux-là – reçurent des visions qu'ils consignent, comme les pères de nos pères le firent avant nous, dans ce grand livre sans commencement ni fin, cet *opus incertum* des mondes, cette mémoire magique d'un peuple, que nul n'ouvre sans d'abord se recueillir, et que l'on nomme *L'Énignaire*.

2. Car l'homme redoute ce qui renverse l'ordonnance de son esprit, malmène le cérémonial de son quotidien, et l'arrache à sa litière comme le nourrisson à sa nourrice de louage. Qu'on le rende à sa vraie mère et l'enfançon,

se débattant, se refusera à sa propre chair. Un effroi nous vient de cela qui nous halte en bord de falaise en nous offrant à voir l'insondable large de notre visage.

3. «Le visage de la vie, est-il inscrit à la première page de *L'Énigmatrice*, est celui d'un natif taciturne auquel le voyageur, moyennant quelque troc de pacotille, se guide et se fie aveuglément. Celui-là s'éjouit grandement d'une perspective si plaisamment aventureuse. Mais sitôt abordées les régions inconnues, et à mesure que le consommant doute, fièvre et insomnie, il frémit, puis vacille devant le regard froid, impassible, de son compagnon. Il s'épouvante de son mépris guerrier du danger. Il recule, terrifié, face à son consentement sinistre à la mort, voire au plus atroce anéantissement, auquel son esprit primitif l'accorde.»

4. Vint l'heure au visage fauve d'indigène où le vaisseau d'une civilisation fit naufrage, les esprits démâtèrent, maîtres et serviteurs de cultes divers chavirèrent, les uns avec les autres, les derniers contre les premiers, tous empoignants, qui l'acier de leur poignard, qui l'agrafe de leur manteau, ceux-ci usant féroce de leurs dents, ceux-là de leurs ongles, le reste tailladant, égorgeant, lapidant, par volées de pierres et débris d'idoles, jusqu'à l'hécatombe.

5. Je dus mon salut au culte ancestral que l'on vouait, dans ma jeunesse, aux songes allégoriques. La veille, la vision d'une couleuvre noire sortant du palais impérial m'avait nocturnement visité. Je la communiquai à mon réveil à ma mère que ces choses intéressaient. Son écho, franchissant discrètement l'enceinte du quartier sacré, parvint aux